

Akinbode Akinbiyi

Akinbode Akinbiyi (Oxford, 1946) a grandi en Angleterre et au Nigéria (Lagos). Son travail photographique est fait d'images et de mots étroitement liés. Equipé d'un Rolleiflex analogique bi-objectif, l'artiste capture ses espaces urbains de prédilection, qu'ils soient «publics» ou «privés» – des grandes villes comme Bamako, Le Caire, Dakar, Kinshasa, São Paulo et beaucoup d'autres encore. Lui aussi se laisse capturer, surtout par le *buzz* des centres-villes, des places, des gares, des aéroports, des rues commerçantes, mais aussi des quartiers sans *buzz*, comme dans la série consacrée au quartier africain de Wedding, un district de Berlin, où il habite depuis les années 1970. Bien qu'Akinbiyi ait été décrit comme un photographe de rue, il pratique la photographie lente comme s'il cultivait une «philosophie de la visualisation» pour comprendre la réalité «en profondeur» à l'aide de phrases-images poétiques¹. Nombreux sont les auteurs qui ont présenté Akinbiyi comme un nomade avide. Ce qui compte le plus dans sa pratique photographique reste cependant le lieu où le photographe

décide de s'arrêter et la distance qui le sépare de ce qu'il prend en photo. Si l'on pouvait «entendre» les images saisies par l'appareil, le genre de son, sa tonalité et son volume dépendraient du degré de proximité avec la source sonore. La majorité des images d'Akinbiyi sont en noir et blanc. Leur contraste engendre des «sons». Mais ce qui frappe le plus l'observateur, c'est le pouvoir des «blancs» sur la résistance des «noirs». Les premiers ne sont pas nécessairement le produit de la lumière directe, et les derniers n'appartiennent pas qu'aux surfaces d'ombre. S'agit-il là de la poésie en images identifiée par certains critiques? Ce contraste pourrait-il représenter la quintessence de la vie contemporaine? Si nous sommes toutes et tous témoins de la crise de l'histoire, de ses causes et de ses conséquences, nous pourrions nous demander si la connaissance du passé est toujours nécessaire pour comprendre le hasard. Dans un ouvrage stimulant, Svetlana Alpers démontre comment durant la première moitié du XX^e siècle les photographies de Walker Evans

Akinbode Akinbiyi

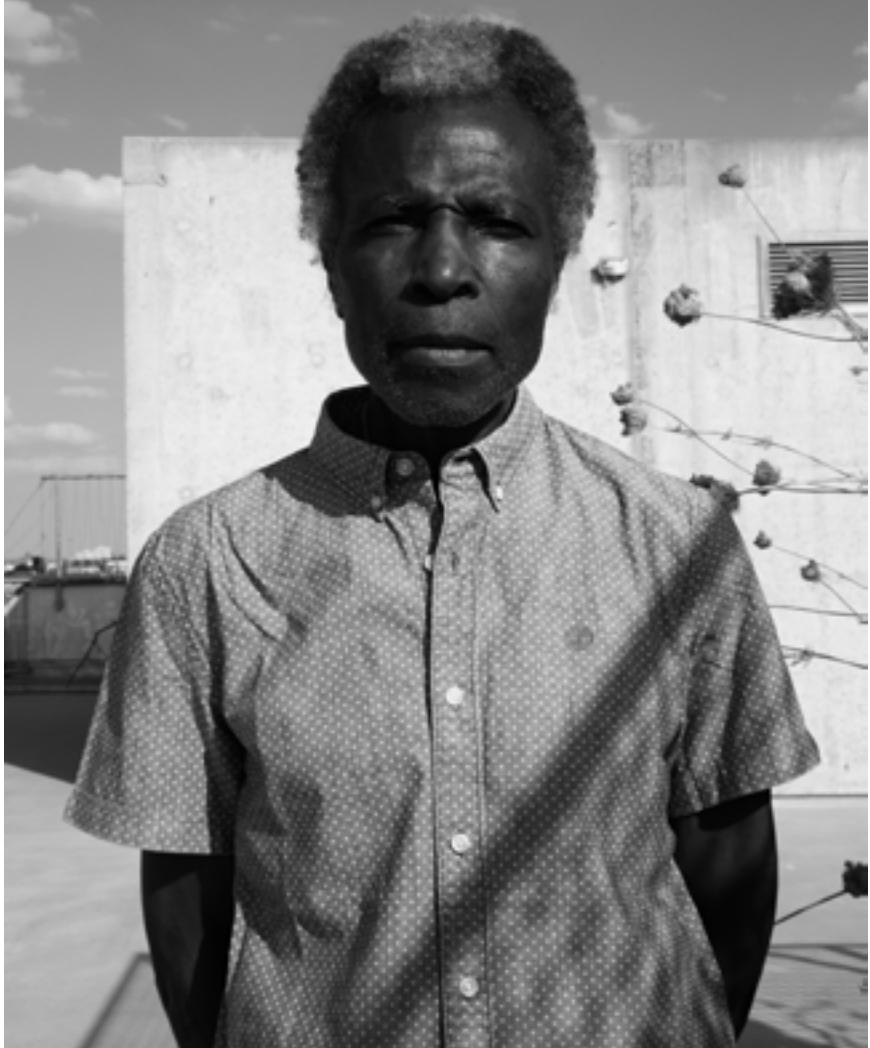
Akinbode Akinbiyi (Oxford, 1946) grew up in England and Nigeria (Lagos). His photographic work is made of images and words, closely connected. The artist captures his favorite “public” and “personal” urban sets—large cities like Bamako, Cairo, Dakar, Kinshasa, São Paulo and many others—with his analogue twin-lens Rolleiflex camera. He too is captured, mainly by the “buzz” of the city hubs, squares, railways stations, airports, shopping streets, but also by urban districts where no “buzz” is present as in the series devoted to the African quarter in Wedding, a district in Berlin, a city where he has been based since the 1970s. Although Akinbiyi has been described as a street photographer, he practices the slow photography as if cultivating a “philosophy of visualization” to understand reality “in depth” through a series of poetical images-sentences.¹

Even though many writers presented Akinbiyi as an avid wanderer, what matters most in his photographic practice is the place where the photographer decides to stop and the distance from where he takes the picture. If the images captured by the camera should be “heard”, the kind of sound, its pitch and volume depend on proximity to the source of that sound. The majority of Akinbiyi’s images are in black and white, whose contrast produces “sounds”. But what strikes the viewers most is the power of the “whites” over the resistance of the “blacks”.

The former are not necessarily the product of direct light; the latter do not belong to surfaces in shade.

Is this the poetry in picture that some critics have recognized? Could this contrast ever be the quintessence of contemporary life? If we are all witnessing the crisis of history, with its causes and effects, one should ask whether knowledge of the past is still needed to understand the happenstance. In an inspiring book, Svetlana Alpers stated that in the first half of the 20th century Walker Evans’ photographs created a cultural history that America never had.² By contrast, Akinbiyi’s work can be placed in a long series of post-historical facts that would be best described by the term “everydayliveness”.³ He relies on the viewer’s participation in completing the image. The “now” he captures has a “left” and a “right” that does not appear, as much as an upper part that is cut, while the foreground, in many photographs of sidewalks, squares or sand beaches, is large enough as to suggest a perspective that seldom point to the horizon. One perceives instead the “sky” within a surface seen from the bottom up.

Akinbiyi’s photographic cycles could be labelled “The Visual Voice of Images”, a definition which brings with it the question: “What language do these images speak?”⁴ Since visual interpretation does not depend on the recognition of words, but mainly on the prosody and rhythm of light, his photographs show rhythmical contrasts



Akindode Akinbiyi © Stefanie Kulisch, Berlin, 2024

ont créé une histoire culturelle que les Etats-Unis n'avaient jamais vécue². Le travail d'Akinbiyi, au contraire, peut être associé à une longue liste de faits post-historiques dont le terme « quotidienneté³ » saisirait parfaitement l'essence. Il compte sur la participation des observateurs pour compléter l'image. Le « maintenant » qu'il saisit s'étend à « gauche » et à

« droite », sans que ces portions n'apparaissent. La partie supérieure est tronquée, tandis que le premier plan, dans un grand nombre de vues de trottoirs, de places ou de plages, est très présent, témoignant d'une perspective qui est rarement l'horizon. Lorsque le « ciel » se reflète, c'est plutôt dans une surface prise en contre-plongée. Les cycles photographiques

of black and white. When colors are present, he selects tonal accords. As he draws our attention to the urban complexity, to the “breathing” of the city and its mysteries, color might distract us from interpreting through each detail. Akinbiyi’s photographs show us that “everydayliveness” made of recurrences, encompasses regularity as much as irregularity in an unpredictable and fascinating manner but always within rhythmical structures. To these structures also belong the city’s words: as a lover of writing, Akinbiyi interprets as recurrences the street signs, billboards, and graffiti, contemporary palimpsests that speak of a present that will hardly become past.

The catalogue of a recent exhibition at the Kunstverein in Hannover,⁵ shows Akinbiyi’s long concern with the four functions of the city—dwelling, working, transportation, and recreation—during their external manifestations:

he blends irony and criticism, kitsch and drama, innocence and depravity. In the series *African Quarter*, the continent is contained into a garage; the glorious Safari has become a street with cars in line; the Namibia Allee has high trees and streetlights; Togoweg is a green barrier in a small road in a *cul-de-sac*. When nature is the subject, the viewer should expect neither sublime nor picturesque views, but vertical, horizontal, diagonal surfaces that often form corners with no perspective as the one occupied by a modest hibiscus, the protagonist of an over-illuminated green angle in a gamut of grey and white. Nature, cities and men, often photographed showing their back or in profile, belong to the same project in that they are all contemporary “revelations”, Akinbiyi’s manner to “say” that religious meaning is still present.

Loretta Vandi

1. Interview to the artist by Denisa Tomkova, 31 January 2020, on the exhibition *Akinbode Akinbiyi: Six Songs, Swirling Gracefully in the Taut Air* (7 February–19 July 2020), Gropius Bau Berlin.
2. Alpers, Svetlana. *Walker Evans: Starting from Scratch*, Princeton: Princeton University Press, 2020
3. Soh Bejeng Ndikung, Bonaventure. *An Ongoing Offcoming Tale: Ruminations on Art, Culture, Politics and Us/Others*, Berlin: Archive Books, 2022, p. 365

4. *Akinbode Akinbiyi: Being, Seeing, Wandering*, Berlin: Spector Books, 2024. Edited by Thomas Köhler, Katia Reich (Hannah Höch Prize 2024); Akinbiyi, Akinbode. Fourie, Abrie. *Passage - A song*, Berlin: Archive Books, 2023
5. *Akinbode Akinbiyi: Sometimes to be lost is to be found, and to be found is to be lost anew*, Berlin: Archive Books; Kunstverein Hannover, 2024

d'Akinbiyi pourraient être qualifiés de « voix visuelle des images », une définition qui sous-tend la question : « quelle langue parlent ces images⁴ ? » L'interprétation visuelle ne dépend pas de la reconnaissance des mots, mais principalement de la prosodie et du rythme de la lumière ; et ses photographies montrent des contrastes rythmés de noir et blanc. Lorsqu'il y a des couleurs, il choisit des accords de tons. Il attire notre attention sur la complexité urbaine, sur la « respiration » de la ville et ses mystères. La couleur pourrait nous détourner de l'interprétation de chaque détail. Ses photographies montrent que la « quotidienneté » faite de répétitions, renferme de manière imprévisible et fascinante de la régularité tout autant que de l'irrégularité, mais toujours au sein de structures rythmiques. Les mots de la ville composent également ces structures. En amoureux de l'écriture, Akinbiyi confère aux plaques de rue, aux panneaux publicitaires et aux graffitis la valeur de répétitions, palimpsestes contemporains parlant d'un présent qui deviendra difficilement un passé. Le catalogue de son exposition au Kunsthverein de Hanovre⁵, montre l'intérêt de longue date que porte l'artiste aux quatre fonctions de la ville – l'habitat, le travail, le transport et le loisir – dans leurs manifestations externes. Il y mêle ironie et critique, kitsch et théâtralité, innocence et décadence. Dans la série *African Quarter*, le continent est contenu dans un garage ; le safari glorieux

prend la forme d'une rue remplie de voitures en file indienne ; grands arbres et réverbères longent la Namibia Allee ; Togoweg est une barrière verte au milieu d'une ruelle en cul-de-sac. Lorsque la nature est le sujet, le spectateur ne doit espérer des paysages ni sublime ni pittoresque, mais des surfaces verticales, horizontales, diagonales qui forment souvent des angles sans perspective comme celle occupée par un petit hibiscus, le protagoniste d'un angle vert sur-éclairé, dans une palette de gris et blanc. La nature, les villes et les humains souvent photographiés de dos ou de profil, font partie du même projet, dans le sens où ils représentent tous des « révélations » contemporaines – manière qu'a l'artiste de « dire » que la dimension religieuse est toujours présente.

Loretta Vandi

Traduit de l'anglais par Laurent Vannini

1. Entretien avec l'artiste par Denisa Tomkova, le 31 janvier 2020, sur l'exposition *Akinbode Akinbiyi: Six Songs, Swirling Gracefully in the Taut Air* (7 février-19 juillet 2020), Gropius Bau Berlin.
2. Alpers, Svetlana, *Walker Evans: Starting from Scratch*, Princeton : Princeton University Press, 2020
3. Soh Bejeng Ndikung, Bonaventure. *An Ongoing Offcoming Tale: Ruminations on Art, Culture, Politics and Us/Others*, Berlin : Archive Books, 2022, p. 365
4. *Akinbode Akinbiyi: Being, Seeing, Wandering*, Berlin : Spector Books, 2024 [Hannah Höch Prize 2024]. Sous la dir. de Thomas Köhler et Katia Reich ; Akinbiyi, Akinbode et Fourie, Abrie. *Passage-A song*, Berlin : Archive Books, 2023
5. *Akinbode Akinbiyi: Sometimes to be lost is to be found, and to be found is to be lost anew* (11 novembre 2023-25 février 2024), Berlin : Archive Books, Kunsthverein Hannover, 2024